

## UNE HISTOIRE DE FOUS

Fils improbable d'une mère sans le sou et d'un père choisi pour l'état civil dans un lot de cinq ou six candidats potentiels et que je n'ai jamais connu, je suis le résultat d'une promotion sociale dont je ne m'attribue qu'une partie du mérite. Le reste appartient à des professeurs disparus comme des dinosaures dans le cataclysme des réformes successives de l'Éducation Nationale.

Bref, à vingt ans j'ai intégré une Grande École prestigieuse dont il ne me reste que de bons souvenirs et un bicorné déformé par cinq années d'asile psychiatrique où je le portais façon Napoléon pour être sûr d'y rester. Quelques explications ? J'y viens.

Élève sans histoire, et même plutôt brillant, mon rang de sortie me donna accès, via un prestigieux Corps d'Ingénieurs de l'État, à une Administration tout aussi prestigieuse. Avec le recul, il faut bien reconnaître tout de même que sa principale utilité aura été, sans le savoir, de servir de banc d'essais, avec des dizaines d'années d'avance, pour la semaine des 35 heures, et même plutôt moins.

Pour faire court, disons qu'à ce régime où je ne peux prétendre m'être usé prématurément, j'avais surtout acquis, au bout de quelque temps, un niveau de bridge presque professionnel. Mais je souhaitais me frotter enfin à la vraie vie et j'acceptai l'offre d'une entreprise privée prometteuse. Dans ces conditions, il me paraissait inutile, voire presque immoral selon les principes inculqués par mes bons maîtres, de continuer à bénéficier des largesses de la Nation dont j'avais le sentiment d'avoir déjà largement profité.

– Vous voulez démissionner du Corps ?

Sans le C majuscule, cette question aurait pu être existentielle dans quelques bordels sophistiqués fréquentés par une clientèle bobo intellectuelle. Avec la majuscule, elle n'avait de sens que pour les initiés et elle reste encore intraduisible dans quelque autre langue que ce soit. Dans mon cas, le bordel était confortable mais pas sophistiqué, et la question signifiait simplement qu'on me prenait pour un doux dingue. J'imagine que l'information avait « fuité » puisque la visite médicale d'embauche de ma nouvelle entreprise, en principe une simple formalité, s'est passée devant un psy. Quelques jours plus tard, je recevais une lettre ampoulée de la Direction m'informant que, avec ses regrets ...

Bref, sautons les étapes. Vous connaissez la suite : la maison de fous, le bicorné déformé (cela, c'est venu un peu plus tard ; j'en reparlerai)... et mon maintien dans le Corps (même remarque que précédemment).

Le choc initial passé, après tout, me dis-je, puisque la Nation voulait me garder à son service avec une telle insistance, pourquoi résister ? La maison était confortable, la cuisine correcte, et le jumelage avec un établissement féminin voisin offrait d'autant plus de possibilités que mon statut de doux dingue me laissait la liberté à peu près totale de mes mouvements. J'étais le seul de mon cas, mais je trouvai là quelques compagnons intéressants, certains même bons bridgeurs et nous finîmes par constituer une des meilleures équipes de bridge de la place. Personne ne comprenait quoi que ce soit à nos annonces mais il nous suffisait de dire que c'était, sans mentir, des annonces de fous pour que l'affaire fût entendue. C'est à partir de ce moment que j'ai ressorti le bicorné pour les contrôles périodiques.

Cette vie aurait pu durer longtemps mais un matin, je fus convoqué chez le Directeur. A tout hasard, je m'y rendis chapeauté. Ce brave homme, que tout le monde aimait bien, m'accueillit avec une question :

- Vous voulez démissionner ?
- Mais de quoi, Monsieur le Directeur ?
- Ah non, vous avez raison ! C'est moi qui veux démissionner. D'ailleurs, qu'est ce qui me

## UNE HISTOIRE DE FOUS

vaut le plaisir de votre visite ?

Il y avait un certain temps que la santé mentale de notre bon Directeur nous inquiétait et je ne voulais pas ajouter à sa confusion en lui disant que c'était lui qui m'avait convoqué.

- Vous voulez démissionner, Monsieur le Directeur ?
- Oui, vous savez quarante ans avec les fous...
- Je comprends. Bien sûr.
- ... et j'ai pensé que vous pourriez me succéder.
- Moi ? Mais je suis fou, Monsieur le Directeur !
- Pas plus que moi, cher Ami si vous me permettez de vous appeler ainsi. Il y a des années que je ne suis pas dupe de votre manège et de votre bicorn. Je sais bien que vous le tournez exprès pour me faire croire que vous êtes fou, mon Général.

Trois jours après, le pauvre homme disparaissait entre deux infirmiers. La maison retenait son souffle dans l'attente du remplaçant. Nos craintes étaient fondées : le nouveau arrivait avec l'objectif affiché de « faire le ménage » comme il le déclara sans ambages à sa première rencontre avec notre petite communauté.

Notre équipe de bridge était clairement la première visée. Il me parût prudent de prendre les devants. Je repris contact avec le psy qui avait fait refuser ma candidature. Je le persuadai que je me sentais guéri et que je brûlais d'envie de retourner « dans la vie active », le tout accompagné de quelques tics et sourires idiots. Je savais d'avance qu'il n'en fallait pas davantage pour un billet de retour officiel à ma maison de fous.

Au bout de quelques semaines où la vie avait repris son cours, quel ne fut pas mon étonnement de recevoir un courrier d'un chasseur de têtes me priant de prendre rendez-vous. Mon étonnement fut encore plus grand quand il m'apprit que, sur les recommandations du psy, le parti politique dont lui-même était membre soutiendrait ma candidature à une élection législative partielle qui devait avoir lieu quelques mois plus tard dans une région où je n'avais jamais mis les pieds.

- Pourquoi moi ?
- En tant que représentant d'une minorité.
- Les fous sont loin de l'être.
- Non, mais les fous comme vous si.

Je ne sais pourquoi, à cet instant, je ne peux pas prétendre avoir entendu des voix, mais j'eus une vision soudaine de mon destin. J'acceptai la proposition. Au moment de nous quitter, mon interlocuteur me posa brusquement une question, comme s'il avait oublié de la poser plus tôt :

- A propos, vous avez des convictions ?
- Aucune !
- C'est parfait. Juste ce qu'il faut.

Trois mois plus tard, j'avais un siège sur les bancs de l'Assemblée parmi les représentants d'un parti dont, quoi que j'aie pu prétendre, je ne partageais pas les idées, sous l'autorité d'un chef de groupe à l'intelligence limitée, au service d'un gouvernement qui comptait davantage de fous que la maison que j'avais quittée. Mon opposition systématique a, semble-t-il, fini par poser problème. Hier, le chef est venu me poser une question :

- Vous ne voudriez pas démissionner ?

Ce coup là, j'ai retenu la leçon :

- Sûrement pas !